

Revue de presse

ZOÉ
de
L'Activité



LEDEVOIR

Parution : Mardi 4 février 2020

Journaliste : Christian St-Pierre

Lien : <https://urlz.fr/bL2D>

«Zoé»: Olivier Choinière cherche à nouveau le débat



Photo: Adil Boukind Le Devoir Avec cette joute oratoire, le créateur parle encore et toujours de sa société.

Des dédales de la métropole aux sentiers du mont Royal en passant par le paradis ou même le toit d'un théâtre, Olivier Choinière a le don de surgir là où on ne l'attend pas. Qu'il aborde la pornographie, la politique, la culture populaire, l'[immigration](#) ou la mémoire, l'auteur et metteur en scène a les coudées franches de ce qu'il est convenu d'appeler un artiste libre. Pour offrir sa nouvelle création, *Zoé*, une pièce qui lui trottait dans la tête depuis la grève étudiante de 2012, le directeur général et artistique de L'Activité a choisi le théâtre Denise-Pelletier (TDP).

Tout en reconnaissant qu'il espérait, depuis que Claude Poissant a été nommé à la barre de la maison, que l'une de ses réalisations soit programmée au TDP, Choinière

précise qu'il cherche toujours à présenter un spectacle au meilleur endroit, à le proposer au public à qui il convient le mieux. « Cette fois, je souhaitais que les thèmes de la pièce, que les idées qui y sont débattues se retrouvent au TDP, qu'elles soient accessibles aux adolescents. Certains seront d'avis qu'il n'est pas évident de parler de philosophie à des élèves de 4e secondaire, mais je vous le dis très honnêtement : ça ne fait pas partie de mes craintes. »

Dehors, affligés par la manière dont le gouvernement fait en sorte que soit maintenu le *statu quo*, les étudiants font la grève. Ne partageant pas leurs convictions, ne voulant pas « perdre de temps » (elle en est à sa dernière session au cégep avant d'entrer à l'université en médecine), estimant aussi qu'elle a « droit » à ses cours, Zoé (incarnée par Zoé Tremblay-Bianco) a obtenu une injonction obligeant ses professeurs à lui donner ses cours. Luc, son professeur de philosophie (campé par Marc Béland), est donc contraint de faire cours pour elle seule.

« Tout engagés qu'ils soient dans leur quête de liberté, les deux personnages de la pièce devront arriver à un terrain d'entente [...] Alors que le théâtre guide tout naturellement vers le conflit, la chicane et les enjeux du pouvoir, la philosophie nous entraîne dans le sens inverse. »

— Olivier Choinière

Pour nourrir son écriture, Choinière est allé à la rencontre de professeurs de philosophie ayant accepté (ou non) d'enseigner sous injonction en 2012. « La pièce s'intéresse bien entendu au système d'éducation, explique l'auteur, elle interroge la place que tient ou que devrait tenir la philosophie à l'école, mais ce qui en constitue le noyau, c'est une réflexion sur la notion de liberté. Chaque personnage a sa propre définition. Est-ce que la liberté doit englober l'autre, ou au contraire l'exclure ? Et quel rôle vient jouer la contrainte dans tout cela ? »

Au lieu de suivre le plan de cours, de présenter les philosophes et leurs pensées de manière théorique, le professeur décide d'engager avec son unique étudiante un dialogue que Choinière n'hésite pas à qualifier de socratique, une façon bien concrète d'aborder les « motifs » et les « conséquences » de nos actions. Le pédagogue découvrira rapidement qu'il a en face de lui une jeune femme intelligente, dont le raisonnement est peut-être étonnant, mais dont la réflexion est avancée, dont l'argumentaire est souvent fort bien construit.

« J'ai hâte de voir la réaction du public, explique le créateur. Parce que je ne me suis pas censuré en écrivant, je ne me suis jamais empêché de traiter de quoi que ce soit sous prétexte qu'il n'allait pas comprendre. Il n'y a rien d'abstrait dans ce face-à-face. On aborde des aspects universels et essentiels de l'existence humaine, des enjeux qui devraient, du moins c'est ce que je pense, enflammer des jeunes de 15 ou 16 ans. »

Terrain d'entente

Utiliser la dynamique de la philosophie à l'intérieur du théâtre, voilà le défi que s'est lancé Choinière. Au coeur de la philosophie, nous rappelle-t-il, il y a la question de la *philia*, le mot grec désignant « l'état, le sentiment ou l'émotion de l'amitié ou de la camaraderie ».

« Tout engagés qu'ils soient dans leur quête de liberté, les deux personnages de la pièce devront arriver à un terrain d'entente, explique l'auteur, un objectif qu'ils vont atteindre par les mots et le dialogue. Alors que le théâtre guide tout naturellement vers le conflit, la chicane et les enjeux du pouvoir, la philosophie nous entraîne dans le sens inverse, elle nous incite à creuser, à comprendre véritablement le point de vue de l'autre, son contexte, sa réalité, ses motivations, ses impulsions... »

On se demande bien comment le professeur et l'élève parviendront à se défaire de leurs *a priori*, des idées reçues et des hiérarchies pour se parler vraiment ? « C'est le coeur du problème, estime Choinière. Comment dialoguer de manière profonde, articulée et complexe ? L'objectif, ce n'est pas que l'un des deux interlocuteurs vire de bord. Ce qu'il faut, c'est que les êtres se dévoilent, qu'ils révèlent qui ils sont en dehors de leurs multiples rôles sociaux. »

Crise sociale

Le grand plateau du TDP permet au metteur en scène d'évoquer, avec l'aide de ses complices Simon Guilbault (scénographie), Elen Ewing (costumes), André Rioux (éclairages), Hugues Caillères, Antonin Gougeon (vidéo) et Éric Forget (son), l'idée de collectivité et l'agitation du monde. « L'envergure de l'espace me donne la possibilité de symboliser la communauté absente, de représenter la salle de classe vidée des étudiants qui sont en train de manifester. C'était très important pour moi de trouver une manière de rappeler la crise sociale qui a cours à l'extérieur. »

Avec cette joute oratoire, Olivier Choinière parle encore et toujours de sa société. « Cette fois, plutôt que de convier la multitude sur scène, j'ai choisi de me concentrer sur deux êtres qui sont en quelque sorte exclus du groupe, deux individus qui sont isolés dans un bunker pour négocier, discuter de leurs valeurs profondes, de leurs convictions... qui sont peut-être bien irréconciliables. »

Pour savoir si le professeur, « représentant d'un ancien monde », et l'étudiante, « figure de proue du néolibéralisme », se rencontreront à mi-chemin, il ne reste plus qu'à assister à l'audience ou, si vous préférez, à prendre place dans la salle.

Zoé

Texte et mise en scène : Olivier Choinière. Une coproduction du Théâtre Denise-Pelletier et de L'Activité. Au TDP du 5 au 29 février.

LA PRESSE +

Journaliste : **Sylvia Galipeau**

Parution : **Judi 13 février 2020**

Lien : <https://urlz.fr/bQcK>

La pièce zoé vue par des jeunes Moi, les autres et la philosophie



LA PRESSE+ ARTS ET ÊTRE

SOCIÉTÉ

LA PIÈCE ZOÉ VUE PAR DES JEUNES

MOI, LES AUTRES ET LA PHILOSOPHIE

SILVIA GALIPEAU
LA PRESSE

Zoé, présentée ces jours-ci au Théâtre Denise-Pelletier, se veut une conversation (un duel ?) entre un professeur de philosophie (as du questionnement) et son unique élève (emplies de certitudes). Le contexte est mi-fictif, mi-réel : une grève étudiante, générale et illimitée. Ça vous rappelle quelque chose ? Discussion avec quatre jeunes spectateurs, rencontrés cette semaine.

Dans la pièce Zoé, un enseignant de philosophie (Marc Béland) donne un cours à une seule et unique élève (Zoé Tremblay-Bianco).

PHOTO GUNTHER GAMPER, FOURNIE PAR LA PRODUCTION

Zoé, présentée ces jours-ci au Théâtre Denise-Pelletier, se veut une conversation (un duel ?) entre un professeur de philosophie (as du questionnement) et son unique élève (remplie de certitudes). Le contexte est mi-fictif, mi-réel : une grève étudiante, générale et illimitée. Ça vous rappelle quelque chose ? Discussion avec quatre jeunes spectateurs, rencontrés cette semaine.

Mardi après-midi. 13 h 30. On nous avait prévenus : tu vas voir, les sorties scolaires, ça chahute, il y a de l'ambiance, c'est quelque chose. On s'attendait donc à tout, sauf à ça : est-ce parce qu'il s'agissait d'un lendemain de tempête, parce que certains dormaient, ou alors parce que le sujet franchement les captivait (ou tout cela à la fois), toujours est-il qu'à cette représentation-là, on aurait pu entendre une mouche voler. Silence total, pendant l'heure et demie du spectacle. Sans entracte, faut-il le préciser.

Peut-être, tout simplement, que le jeune public réfléchissait. Méditait. Il faut dire que la pièce soulève beaucoup de questions, certaines concrètes, mais surtout existentielles, sur l'éducation, la démocratie, bref, la vie en société : Pourquoi est-il important d'avoir un plan de cours ? Est-ce que la majorité a toujours raison ? Est-ce acceptable de faire des choix sans tenir compte des autres ? Est-ce qu'on est vraiment plus libre quand on est seul ? C'est quoi, finalement, la liberté ? Des questions qui interpellent, quand on a 15, 16 ou 17 ans, on s'en souvient trop bien.

Inspiré du printemps érable, l'auteur et metteur en scène Olivier Choinière a voulu exploiter ce contexte de l'injonction à la fois « absurde et extraordinaire » obligeant un enseignant, de philosophie de surcroît, à donner un cours à une seule et unique élève. « C'est d'autant plus particulier que la philosophie est là, à mon sens, pour remettre en question l'ordre établi et développer l'esprit critique », nous a-t-il expliqué dernièrement, en entrevue. Théâtralement, la « contradiction est féconde », disait-il.

Paradoxalement, les jeunes qui assistent ces jours-ci à son spectacle n'ont pour la plupart que de vagues souvenirs des manifestations de 2012. « C'est vraiment loin ! », répondent à l'unisson les quatre élèves de quatrième et cinquième secondaire de l'école Louise-Trichet, rencontrés pour les besoins de ce texte. Pour cause, ils n'avaient à l'époque que 7 ou 8 ans. Le son des casseroles est bien loin.

N'empêche, les grèves sont encore d'actualité. Quoique pour d'autres sujets. « On le voit en ce moment, avec les grèves pour l'environnement », confirme Sydney Lefebvre. Car aujourd'hui comme hier, il y a toujours des « Zoé » qui contestent l'intérêt de manifester. Intérêts individuels et intérêts collectifs sont loin d'être réconciliés.

Zoé est parmi nous

Nos spectateurs en connaissent tous une. « C'est une première de classe », ajoute Kelly Bissonnette. Le genre d'élève « qui ferait tout pour avoir des bonnes notes ».

Pour l'auteur de la pièce, le personnage incarne surtout une « porte d'entrée pour attaquer le néolibéralisme, une société qui fonde tout sur l'individu, et les libertés individuelles ». Et cela, nos jeunes spectateurs l'ont parfaitement saisi.

« Je veux juste avoir mon cours, répète Zoé dans la pièce. Je suis ici pour étudier, pas me remettre en question. »

Or, se remettre en question, n'est-ce pas là l'essence de la philosophie ? « Le professeur de philosophie pose des questions qu'on n'ose pas nécessairement se poser, des questions un peu dérangeantes », note Marguerite Demontigny.

Un exemple éloquent : imaginez un train qui file à toute vitesse, propose (en résumé) l'enseignant dans la pièce. Dans une voie : cinq personnes sont attachées sur les rails. Dans une autre : une seule. Qui sauvez-vous ? Et si vous connaissez la personne ? Et si la personne attachée, c'est vous ? « Ça pousse vraiment à la réflexion... »

D'ailleurs, nos quatre jeunes sont d'avis que la philosophie mériterait d'être enseignée au secondaire, question de développer leur pensée critique.

« Notre enseignement est peu centré sur le questionnement. On fait surtout du par cœur. On est dans la conformité. La philosophie, ça permettrait d'équilibrer. »

— Henri Fornés, élève de l'école secondaire Louise-Trichet

Un commentaire qui devrait plaire à l'auteur, qui a justement voulu faire ici l'éloge d'une matière négligée, dont on aurait bien tort de se priver, tout particulièrement en cette ère de guerres d'opinions toujours plus « polarisées ». Car la philosophie offre des « clés » en matière de réflexion et de « conversation sociale », dit-il. « Le but de la philo, c'est de creuser les questions, dépasser la surface des choses... »

Et en parlant d'aller au-delà de la surface des choses, les jeunes confirment s'être ici sentis interpellés par un discours qui détonne, que ce soit sur le rôle de l'éducation, la cote de rendement (la fameuse cote R) ou la performance à outrance.

« Qui a dit que ce devait être une course et qu'il fallait arriver avant les autres ? », s'interroge à ce titre le philosophe. La question mérite réflexion. Et la réponse des jeunes est plutôt inspirante, avouons-le.

« Notre société est tellement axée sur la compétition que même en éducation on cherche toujours à avoir la meilleure note », avance Henri Fornés. « C'est sûr que j'aime avoir de bonnes notes, mais j'aide aussi les autres à en avoir », ajoute Marguerite Demontigny. Pour Kelly Bissonnette : « Tu ne te sentiras jamais aussi bien que si tu aides les autres à s'améliorer. » Quant à Sydney Lefebvre, elle conclut : « On dit souvent que la nature humaine est égoïste, ce n'est tellement pas vrai. L'humain, sans son troupeau, ne vaut rien. » Ou, pour citer une dernière fois la pièce : « On est qui sans les autres ? »

LEDEVOIR

Parution : Jeudi 13 février 2020

Journaliste : Marie Labrecque

Lien : <https://urlz.fr/bQbn>

«Zoé»: classe de maître



Photo: Gunther Gamper Face à Zoé Tremblay-Bianco qui démontre un grand aplomb, Marc Béland prête beaucoup d'humanité à cet enseignant qui sortira du cours éclairé, au final, sur ses propres choix.

Aussi éphémères que ses effets sociopolitiques semblent avoir été, le Printemps érable aura au moins porté plusieurs fruits, dans les dernières années, sur le plan théâtral. La situation frappée au coin de l'absurde dont s'inspire ici Olivier Choinière — celle d'un professeur forcé de donner un cours particulier, par ordre de la cour, à une pupille, malgré la grève générale déclenchée par les étudiants — sert ainsi de prémisse à une intelligente confrontation, riche en idées qui éclairent notre époque.

En bonne néo-libérale, Zoé envisage son cours comme un droit de cliente, pourrait-on dire. Mais au lieu de lui offrir la matière magistrale qu'elle réclame, l'enseignant de

philosophie éthique et politique pose plus de questions qu'il n'apporte de réponses. Il pousse l'étudiante en médecine — qui, loin d'être une simple carriériste, dit vouloir servir la société — dans ses retranchements, l'incite à réfléchir sur les motifs et répercussions de son action.

Ce sont les fondements mêmes de ses idées, basées sur l'idéologie individualiste et compétitive actuelle, que le professeur s'affaire à ébranler. Des questions qui ouvrent sur de larges interrogations. La notion de l'individu libre de ses choix n'est-elle pas un mythe ? Qu'est-on réellement sans la collectivité et les autres ? Et, débat essentiel aujourd'hui, quel est l'objectif même de l'éducation, au-delà de ce passeport direct pour une profession ?

Et il en est de même pour le texte, d'une certaine façon, qui nous renvoie surtout des questions. Pour illustrer les différentes perspectives, Choinière répète souvent, en début de scène, un dialogue en changeant le ton ou la conclusion, tout en modifiant la disposition des deux personnages dans l'espace. Des protagonistes qui, en ouverture du spectacle, sont campés, tels des pugilistes, de chaque côté de la plateforme surélevée qui constitue le cœur de l'éloquente scénographie de Simon Guilbault, environnée de sièges vides évoquant la communauté estudiantine (une arène périlleuse, Marc Béland ayant même chuté à la première).

Au bord du gouffre

Le spectacle paraît lui-même tendu entre l'individuel, l'intimiste et le collectif. Dans Zoé, les face à face sont entrecoupés par des évocations du chaos social extérieur, ce qui dilue peut-être quelque peu l'intensité du duel. La tension provient beaucoup de l'ambiance générale, auxquels concourent la musique et les éclairages. Émerge du spectacle — qui possède à certains moments des accents fantasmatiques — l'impression d'un débat dont les enjeux ne sont pas purement théoriques. Il y a quelque chose de menaçant dans les échos de ce monde au bord du gouffre, où le professeur a l'impression de porter des idées en train de disparaître.

Un duel incarné ici avec conviction. Face à Zoé Tremblay-Bianco qui démontre un grand aplomb, Marc Béland prête beaucoup d'humanité à cet enseignant qui sortira du cours éclairé, au final, sur ses propres choix.

Les interprètes s'adressent parfois directement aux spectateurs. Olivier Choinière espère visiblement engager un dialogue avec le public adolescent du théâtre Denise-Pelletier. C'est certainement un beau pari.

Journaliste : **Daphné Bathalon**

Parution : **10 février 2020**

<http://bit.ly/2URikiQ>

ZOÉ



Est-il possible de prendre des décisions sans considérer leurs effets sur les autres? La majorité peut-elle avoir tort? Quel est le but de l'éducation? La liberté individuelle prime-t-elle sur celle des autres? La philosophie s'invite sur la scène du Théâtre Denise-Pelletier avec la nouvelle création d'Olivier Choinière, qui en signe le texte et la mise en scène.

Inspiré par les événements de la grève de 2012, Choinière s'est plus précisément intéressé aux injonctions qui ont contraint des professeurs à aller à l'encontre des décisions de la majorité étudiante en grève, dans certains cas pour enseigner à un seul élève. Avec un professeur de philosophie forcé par la justice à donner son cours, le rapport de pouvoir entre le maître et son élève s'en trouve complètement chamboulé. L'absurdité d'une telle situation a piqué l'intérêt de l'auteur, mais *Zoé* va au-delà de l'anecdote; la pièce s'enrichit plutôt de ce contexte social unique pour bâtir un véritable dialogue socratique.

L'auteur et metteur en scène crée des situations tendues et des prises de position qui laissent toute la place à la nuance en posant ainsi les bases de réflexions qui se poursuivent avec animation en dehors de la salle de spectacle.



Au milieu d'une forêt de chaises qui rappelle autant l'alignement des pupitres dans une salle de classe que la foule de manifestants dehors, sous un ciel de néons aux allures de ciel de guerre, la confrontation se révèle fascinante. Entre l'élève, sûre de son droit à être éduquée, et son professeur, déterminée à semer le doute, Choinière varie les points de vue et les perspectives, faisant même reprendre à ses acteurs plusieurs lignes de dialogue, sur des tons chaque fois différents. L'auteur et metteur en scène crée des situations tendues et des prises de position qui laissent toute la place à la nuance en posant ainsi les bases de réflexions qui se poursuivent avec animation en dehors de la salle de spectacle.

Marc Béland, d'abord hésitant et quelque peu bredouillant au soir de la première, trouve peu à peu ses marques et livre finalement une performance aussi précise que nuancée. Son professeur, sage et philosophe, a ses moments de colère, d'abandon ou d'espoir, mais garde ouverte jusqu'à la fin la porte du dialogue. Face à lui, Zoé Tremblay-Bianco est aussi convaincante dans la peau de l'étudiante sûre que sa liberté personnelle prévaut et obsédée par sa réussite scolaire.

Malgré les opinions opposées de ses personnages, la pièce invite au dialogue, de plus en plus rare dans l'agora publique actuelle où on carbure aux conflits et aux prises de position irréconciliables. La coproduction du Théâtre Denise-Pelletier et de L'Activité a la grande qualité de démontrer la nécessité de comprendre le point de vue d'autrui pour développer une véritable pensée critique. Elle met brillamment et sobrement en situation des questions éthiques auxquelles on est confrontées tous les jours.

Articulée autour de concepts philosophiques autrement plutôt abstraits, Zoé offre une véritable leçon de philosophie sans verser dans le cours magistral et parvenant même, sous les échanges théoriques, à faire poindre l'émotion.

LE JOURNAL DE MONTRÉAL

Journaliste : Emmanuel Martinez

Parution : 7 février 2020

<http://bit.ly/37rX3it>

ZOÉ : ODE À LA PHILOSOPHIE



PHOTO : GUNTHER GAMPER

C'est un bel hommage à la philosophie et au pouvoir de la discussion que rend la pièce *Zoé*, la nouvelle création d'Olivier Choinière présentée au Théâtre Denise-Pelletier.

Dans ce spectacle pour lequel l'auteur assure aussi la mise en scène, un professeur de philosophie de cégep est forcé de donner ses cours à une seule étudiante, qui a obtenu une injonction d'un tribunal pour y assister malgré une grève générale étudiante. Le contexte est, bien sûr, inspiré du Printemps érable, mais ce face à face entre l'enseignant, joué par Marc Bélard, et Zoé, interprétée par Zoé Tremblay-Bianco, ratisse beaucoup plus large.

On y aborde des thèmes épineux qu'on pourrait facilement accoler à d'autres pans de l'actualité. Nos choix sont-ils vraiment les nôtres ou sont-ils conditionnés par notre environnement? Que faire de notre liberté individuelle si elle influence négativement celle des autres? Faut-il prioriser nos besoins ou nos idéaux? Pas besoin d'aller bien loin pour comprendre que ces questions sont pertinentes dans des débats comme ceux sur la liberté religieuse ou l'écologie.

Tensions

Ces conversations, entre une étudiante déterminée et à l'esprit aiguisé, et ce prof qui cherche à la déstabiliser, donnent lieu à des échanges parfois tendus, parfois drôles. Un beau mélange qui les rend faciles à suivre.

La répétition de certaines scènes sous un autre angle et une énergie différente, mais avec les mêmes échanges, s'avère judicieuse. Ce procédé permet d'exposer un des points fondamentaux qu'Olivier Choinière tente de mettre en lumière: la perspective dans laquelle on se trouve influence fortement le jugement d'une idée ou d'une situation.

L'auteur offre ainsi une pièce intelligente, pédagogique et léchée, même si les thèmes abordés ont, bien sûr, été retournés mille et une fois dans le passé. Le magnifique décor et les éléments sonores viennent ajouter de la tension et de l'originalité à l'ensemble.

Mais pour qu'une telle proposition fonctionne, il faut que les comédiens soient à la hauteur, ce qui est le cas. Marc Béland sait à la fois être incisif, hésitant et léger, tandis que Zoé Tremblay-Bianco se livre avec aplomb.

Bien que certaines scènes soient quelque peu stéréotypées et que la trame s'appuie avant tout sur un débat d'idées, cette production fait œuvre utile en cette ère où le dialogue dans la sphère publique semble être supplanté par le désir d'avoir raison.

Zoé est présentée au Théâtre Denise-Pelletier jusqu'au 29 février.

MAZROU

Journaliste : **Marion Bacci**

Parution : **février 2020**

<http://bit.ly/2SDLzmE>

ZOÉ – APPRENDRE À POSER DES QUESTIONS



La nouvelle décennie débute au [Théâtre Denise Pelletier](#) avec une pièce percutante et gracieuse. Assistez aux interactions insurrectionnelles de Zoé et son professeur de philosophie.

L'univers d'Olivier Choinière est indiscutablement puissant et révélateur de la grande originalité de la dramaturgie québécoise. Le metteur en scène et auteur de cette création théâtrale y confronte deux visions contraires. Les jeunes idées de l'étudiante et l'expérience parfois résignée du professeur font l'objet d'un dialogue qui tente de se maintenir, souvent s'éclate, puis se rafistole.

Zoé est la seule élève à refuser de participer à une grève généralisée. Sa décision d'assister à la classe de philosophie met tous ses autres camarades en situation d'échec. Ayant obtenu du juge une injonction obligeant Luc à lui donner son cours, les rapports des deux personnages sont inéluctablement tendus. D'abord dépourvue face aux détours de réflexion que son enseignant parfois emprunte, Zoé finira néanmoins par accepter le jeu philosophique.

Un haut plateau penché, éclairé par des luminaires de salle de classe, est entouré de chaises vides. Ce carré, que l'on compare à un ring, est encerclé d'un tableau imaginaire sur lequel les personnages écrivent à la craie les préceptes qu'ils abordent. Cette scénographie, plus grande que nature, dont les différents éléments sont éclatés et assemblés sur plusieurs niveaux en cascades, évoque une école post-apocalyptique. À chaque fois que Zoé et Luc s'emportent l'un contre l'autre et que la conversation atteint son point de non-retour, la lumière s'éteint et le carré devient écran, support pour la diffusion d'images de grève ou de description de lois. Lorsqu'elle se rallume, la discussion recommence juste un peu avant la dispute, le ton change et l'échange peut poursuivre.

Ce processus scénique est absolument ingénieux puisqu'il permet d'ajouter au propos, déjà captivant, une présentation concrète de l'impact de nos choix. En effet, illustrant le principe simple de l'action-conséquence **Olivier Choinière** désigne l'irréversibilité et l'effet que chacune de nos décisions sous-tend.

La cadence de ce spectacle d'une heure et demie est maîtrisée et l'esthétique lumineuse est d'une extrême finesse. Marc Béland est le premier qui invite à nous impliquer dans une écoute active, mais rêveuse, de son texte à la fois drôle et bouleversant. Au fur et à mesure de la pièce, Zoé Tremblay-Bianco s'épanouit et explose grâce à une performance tout à fait touchante, intensifiée par ses grands regards bleus au public.

Abordant des questions existentielles sur l'éducation, la liberté, la justice, les autres, cette représentation est une ode à « l'amour de la sagesse ». Un spectacle brillant.

REVUE JEU

Journaliste : **Louise Vigeant**

Parution : **8 février 2020**

<http://bit.ly/39xGvXF>

ZOÉ : JAMAIS L'UN SANS L'AUTRE



Gunther Gamper

Alors qu'on entend en bruit de fond le tumulte des manifestations, un professeur, Luc, et une étudiante, Zoé, se retrouvent isolés dans une salle de classe, préparés tant bien que mal à ce face-à-face. Le premier est contraint par la loi d'y être, l'autre l'a choisi. En effet, durant une grève étudiante, comme celle du Printemps érable de 2012, Zoé a obtenu de la cour une injonction forçant son professeur de philosophie à lui donner des cours sous peine d'emprisonnement. Déjà, la relation revêt un caractère inhabituel, car on est plutôt habitué à voir l'autorité du côté du professeur. Et la jeune fille est bien décidée à recevoir ce à quoi elle dit avoir droit. Cette

instabilité, dès le départ, ouvre les portes aux multiples questionnements auxquels le public sera amené à participer.

Convaincue qu'il est primordial pour elle de finir ses études afin de participer activement à la vie en société, et mue par cette idée romanesque de faire sa marque, Zoé juge que l'action des grévistes n'est qu'un coup d'épée dans l'eau. Individualisme crasse ou liberté fondamentale ? Qu'est-ce qui prime : l'individu ou le groupe ? La majorité a-t-elle forcément raison ? Doit-on toujours se ranger de son côté ? Bonnes questions !



Gunther Gamper

Mais déterminer la justesse ou non de sa position n'est pas le cœur de ce spectacle écrit et mis en scène par [Olivier Choinière](#). En effet, celui-ci choisit cette situation pour amener tous et chacun·e à s'interroger sur les motivations derrière les gestes, sur les conséquences de ces gestes ainsi que sur les contraintes, familiales et sociales qui, veut veut pas, les influencent. C'est l'occasion d'une véritable rencontre entre deux individus forcés par un conflit social à « vivre » un cours de philosophie !

Ainsi assisterons-nous à un chassé-croisé de questions et de réponses, mais plus souvent de questions, le professeur jouant de la maïeutique, selon la tradition socratique, méthode qui veut que l'interlocuteur trouve lui-même ses réponses. Mais Zoé lui emboîtera rapidement le pas, délaissant sa posture de départ : « Apprenez-moi quelque chose, vous êtes le prof ! », pour finalement pousser Luc aussi dans ses retranchements, le forçant à une redéfinition de sa propre liberté.

Le décor est simple mais efficacement symbolique : les personnages évoluent sur une plate-forme restreinte montée sur la grande scène du théâtre où sont plantées des chaises vides, métaphore des grévistes absent·es de la salle de classe mais, paradoxalement, toujours présent·es. On ne peut faire fi du collectif ! Incliné, ce « ring » force les interprètes à des jeux d'équilibre qui ne font qu'accentuer les efforts des personnages à trouver leurs repères. Les éclairages, qui modulent

l'espace, la répétition de certaines scènes, légèrement modifiées, participent de la multiplication des points de vue. L'idée même de décuplement des perspectives étant le moteur de cette mise en scène.



Gunther Gamper

De l'importance de la transmission

Marc Béland incarne un professeur de philosophie au collégial tout à fait crédible, un peu débraillé, débonnaire mais franc, très loin du Pygmalion auquel certain-es se seraient peut-être attendu-es devant cette situation professeur / étudiante. Devant lui, Zoé Tremblay-Bianco impose une Zoé sûre d'elle-même, un peu crâneuse, toutefois finalement capable d'introspection. Ils forment un duo qui touche les spectateurs et spectatrices.

L'être humain est à la fois individu et partie d'une collectivité, une personne et un-e citoyen-ne, et on ne peut nier que les deux sont en constante interrelation. Mais comment vivre cette dualité ? La pièce *Zoé* montre que la philosophie, qui se penche sur ces questions depuis des lustres, peut contribuer, sinon à résoudre toutes les situations où des possibilités opposées se présentent, du moins à les comprendre.

Quelques réserves, relatives à des costumes de Zoé (qui parleront peut-être plus à un public jeune), à des allusions guerrières mal intégrées et à une fin un peu obscure, n'empêchent pas d'apprécier l'ensemble.

Ce spectacle ne peut qu'être bénéfique, car il souligne combien la réflexion, le dialogue, la confrontation des idées, voire la capacité à se mettre dans la peau de l'autre, sont nécessaires pour éviter l'intransigeance et le dogmatisme. Sans laisser entendre qu'il ne s'adresse qu'aux jeunes, il est certain qu'il est parfait pour le Théâtre Denise-Pelletier !